Correspondant lausannois du Magasin pittoresque, Un voyage au Mont-Tendre en 1849.

Introduction

La découverte de ce texte a été faite dans la revue Le Magasin pittoresque, désormais consultable sur internet grâce à Googel, qui offre ainsi, qu'on en soit satisfait ou que l'on renâcle devant cette nouvelle extension « industrielle » de la culture, un formidable moyen de recherche qui nous évitera désormais de faire des cent kilomètres pour un oui ou pour un non, et nous donnera de plus la possibilité d'avoir à disposition des documents de qualité sans passer par les fastidieuses copies de bibliothèque d'une qualité parfois si pitoyable qu'elles en sont inutilisables.

Mais admettons aussi que ces mêmes bibliothèques, dépassées souvent sur le plan de la diffusion de la culture, sont et restent les gardiennes du temple en gérant la masse énorme des publications nécessaires à une mise en ligne. Elles demeurent donc irremplaçables.

Tout ça pour dire néanmoins qu'un jour nouveau se pointe pour la culture, et que ces vieux textes, plus que de demeurer dans des collections inaccessibles, peuvent revenir au grand jour pour nous révéler enfin leurs merveilles.

Ici merveilles provenues de ce Magasin pittoresque si pittoresque, mais en même temps formidable outil de travail, fantastique matière aussi que son initiateur, Edouard Charton, à mise à disposition de ses lecteurs, et ils furent légion, à partir de 1833.

Du texte de qualité, mais en plus des gravures superbes qui constituent le nec plus ultra du genre en son temps, rarement surpassées en qualité par ailleurs.

Donc découverte de ce voyage au Mont Tendre dans le Magasin pittoresque. Quelle émotion ! Pas de révélations sensationnelles si l'on veut, mais une écriture parfaite, c'est-à-dire d'une lisibilité totale, pleine de charme, avec un auteur qui sait voir et surtout décrire. Son voyage au Mont Tendre est un enchantement, un pur moment de plaisir, que nous sommes heureux de vous proposer aujourd'hui.

Il manque à notre totale satisfaction de savoir qui est l'auteur de ce récit. Partant de Lausanne, nous supposons, à tort ou à raison, qu'il est de cette ville, et que désireux de participer à la diffusion d'une matière de qualité, il a proposé son texte au Magasin pittoresque, et que celui-ci, naturellement, l'a accepté avec empressement.

D'autres découvertes du genre sont-elles encore possibles dans ces milliers de pages ? C'est possible. C'est même probable, et nous en sommes heureux.

Bonne route.

Un voyage au Mont-Tendre

Lausanne, 1849

Mon cher monsieur,

Peut-être lirez-vous avec quelque intérêt le récit d'une course de montagne dont je suis revenu avant-hier, et qui me laisse des souvenirs assez agréables pour que j'éprouve le besoin de vous en faire part. Lausanne n'est pas seulement une ville intéressante par la beauté du site et du climat ; c'est aussi pour le voyageur une station commode, d'où il peut facilement visiter en des voyages de deux ou trois jours un grand nombre de lieux admirables de l'aspect le plus varié. Mais, pour bien jouir de ces beaux paysages, il faut savoir un peu marcher, et ne pas être forcé de s'adresser d'abord aux voituriers qui ne vous éloigneraient pas des routes ordinaires. Si vous partez à pied, vous êtes à peine hors de la ville que vous trouvez les sentiers des prairies et des forêts ; vous suivez le creux des vallons, le bord des eaux courantes ou la crête des collines. Tantôt le Léman et les Alpes disparaissent derrière les bois et les plis du terrain ; tantôt vous les retrouvez sous des points de vue toujours nouveaux, à travers les masses de feuillage, à l'ouverture des vallons. C'est ainsi que j'ai cheminé de Lausanne à L'Isle, au pied du Jura, en traversant plusieurs villages et les petites rivières de la Chambronne, la Venoge et le Veyron, qui portent au Léman leurs eaux non moins pures que les siennes. On s'arrête souvent en chemin, et ce n'est pas toujours de lassitude, c'est qu'on ne peut s'éloigner des scènes charmantes qui s'offrent à chaque pas, bien qu'on s'attende à trouver de tout autres sujets d'étonnement sur ces magnifiques montagnes bleues que la nature a élevées entre la France et la Suisse.

Arrivés à Grancy par une belle soirée, nous vîmes les Alpes et le Mont-Blanc briller encore près d'une heure après que le soleil se fut couché pour nous derrière le Jura. Peu à peu toutes les autres cimes s'éteignirent et se plongèrent dans la nuit ; le Mont-Blanc seul, avec ses épaulements, brillait encore tout entier au centre du tableau. Plus l'ombre générale augmente, plus le géant s'illumine ; il paraît enfin rayonner comme un astre qui se lève. Spectacle magnifique dont on ne se lasse jamais, et dont les campagnards eux-mêmes, qui y sont accoutumés, ne parlent pas avec indifférence.

L'Isle n'est qu'un village, mais un des plus beaux de la contrée ; il est aux sources de la Venoge, que les dernières lueurs du jour nous ont permis de voir sortir de la roche calcaire, et courir en bondissant entre des rives escarpées. On trouve à l'auberge des Trois-Suisses de bons lits, et, pour la course du lendemain, un guide officieux.

Nous sommes partis à trois heures du matin ; les étoiles brillaient encore de tout leur éclat. Vénus ne m'avait jamais paru si rayonnante et si belle. On s'élève d'abord par des pentes douces et des chemins assez larges qui

permettraient de se faire conduire en voiture sans danger jusqu'à une certaine hauteur ; puis le chemin devient un sentier quelques fois pierreux qui serpente au milieu des bois et des hautes herbes. A mesure qu'on s'élève, on retrouve le printemps : on remonte l'année ; voici les pâquerettes et les églantines, les framboises, les myrtilles ; les fraises appellent la main des jeunes filles; on s'attarde à cueillir des bouquets de fleurs et de fruits. Au lever du soleil, nous sommes encore bien loin de notre but, mais nous sommes assez élevés pour jouir d'un spectacle tout nouveau, que les habitants de la plaine ne sauraient contempler sans ravissement. A travers l'atmosphère la plus pure, nous voyons se dorer peu à peu les hautes montagnes, les collines, enfin les lacs et les vallées. Voilà sous nos pieds les campagnes vaudoises, les villages et leurs clochers brillants, le lac de Neufchâtel avec ses perspectives lointaines. Nous saluons de nouveau le Mont-Blanc. Sa parure matinale est moins éclatante que celle du soir ; mais, depuis ces hauteurs, il nous paraît encore plus grand, parce que les Alpes qui l'environnent s'abaissent bien plus vite devant nous. J'anticipe sur les plaisirs qui nous attendent ; heureusement les bois de sapins reparaissent ; ils nous cachent un moment ce tableau et nous ménagent la surprise.

A mesure qu'on s'élève, les eaux jaillissantes deviennent plus rares. Nous voyons les premières citernes avec leurs longues branches en équilibre sur un tronc de sapin. On abaisse dans la vaste cuve l'extrémité de la branche qui est munie d'un seau ; une grosse pierre, fixée à l'autre extrémité, fait remonter par son poids le seau rempli ; on le vide dans un chenal d'où l'eau coule dans de longs bassins qui ne sont que des troncs d'arbres creusés. C'est là qu'on abreuve le bétail. Nous descendons une pente gazonnée couverte de givre, et nous arrivons dans le premier chalet. Il s'élève sur une petite éminence, au milieu d'un vallon, situation évidemment choisie pour dominer sur les neiges que les vents entassent dans les profondeurs. Les personnes mêmes qui ont vu quelques fois ces demeures de bergers éprouvent encore une surprise en les visitant. On entre par le laboratoire où se fait le fromage. Un foyer creux de pierres brutes, sous une énorme cheminée aux parois de bois, qui s'élève en pyramide tronquée, munie par le haut d'une trappe qu'on ferme plus ou moins, selon le temps qu'il fait ; une vaste chaudière à fromages, portée par une pièce de bois enfumé qui roule sur un pivot, afin qu'on puisse avancer facilement la chaudière sur le feu et la retirer ; une autre crémaillère de bois, moins grosse, pour d'autres usages, et disposée de la même façon ; sous les lambris grossiers, quelques perches portant des planches où l'on dépose les serés, c'est-à-dire les fromages blancs faits avec le petit-lait ; le long des parois, des baquets, quelques ustensiles ; enfin, autour du foyer, des bancs tout rustique : voilà ce qui fixe d'abord les regards dans cette agreste demeure. C'est tout à la fois la cuisine, la salle de réception, celle où les bergers se rassemblent et conversent dans les moments de loisir. Du laboratoire, on entre dans la laiterie où l'on conserve dans de larges baquets le lait du soir pour qu'il repose jusqu'au matin et qu'il donne sa crème. Du même côté est une petite pièce, qui sert de salle à manger ; des cuillères en bois de hêtre,

artistement sculptées, sont suspendues à la paroi. Par cette chambre on passe dans le cellier où l'on serre les fromages ; c'est là qu'ils se mûrissent et qu'ils se préparent à faire le voyage à Paris où ils seront vendus sous le nom de Gruyère. De l'autre côté du laboratoire, s'ouvre la porte de l'étable, dans laquelle les vaches, qui sont jour et nuit au pâturage, viennent seulement deux fois par jour se faire délivrer de leur lait. J'en ai vu quarante-deux rassemblées dans ce chalet, qui est un des plus petits. Aussitôt que le seau de bois est plein, on le vide par un filtre dans la chaudière. Cette masse de laitage écumant est une chose fort belle à voir et fort appétissante. Nous remarquâmes que toutes les vaches étaient mouchetées de blanc et de noir (motelées). « *C'est la mode à présent* », nous dit le vieux berger. La mode ! son empire va-t-il jusque là ? Le bonhomme nous assura que le lait des vaches rouges n'était ni moins bon ni moins abondant, mais qu'on vendrait aujourd'hui dans ces montagnes vingt vaches noires plus facilement qu'une rouge. Nous avons ensuite déjeuné selon l'usage de crème servie dans un baquet de sapin. Quelle crème ! Rien de plus délicat et de plus séduisant que cette liqueur onctueuse, fraîche et parfumée ; mais il faut surtout que les mauvais marcheurs se gardent bien de manquer à la tempérance ; l'air vif de la montagne ne suffirait pas pour détruire l'effet de cette grasse nourriture, et ils sentiraient bientôt fléchir sous eux leurs jambes appesanties. Cependant beaucoup de personnes se trouvent fort bien de ce régime, et il faut être d'une sobriété exemplaire pour ne pas leur porter envie en les voyant savourer un des aliments les plus exquis que la nature ait produits pour l'usage de l'homme.

J'ai dit que la prairie autour du chalet était couverte de gelée blanche. Un peu plus haut nous ne l'avons pas retrouvée. Les brouillards qui se traînent dans les parties inférieures expliquent cette circonstance. Au reste, il faut se résoudre à marcher encore longtemps encore dans l'herbe mouillée ; l'air et le soleil ont bientôt porté remède à la chose. De chalets en chalets, nous arrivons sur les hauteurs où les derniers bois de sapins nous abandonnent et nous livrent aux rayons du soleil. Cependant ces sommets furent boisés autrefois ; mais des coupes imprudentes n'ayant laissé que des arbres épars, ils n'ont pu résister à l'action des vents et surtout de celui du nord. On voit de ce côté les branches nues et desséchées ; beaucoup d'arbres périssent et ne seront pas remplacés par une génération nouvelle. On ne recueille pas même les bois morts ; ils restent gisants sur les roches dépouillées, et ne sont remplacés que par de médiocre pâturages.

Nous passâmes auprès du chalet du Mont Tendre, entouré à ce moment de nombreuses génisses. Une pierre funèbre est fixée à l'angle du mur ; on y lit ces mots : « Henri Herbert, Anglais ; près d'ici son esprit est retourné à Celui qui l'avait donné ; 2 août 1837 ». Cette pierre et cette inscription rappellent le funeste accident d'un touriste qui parcourait seul cette montagne pour chercher des plantes. Arrivé auprès de la citerne voisine du chalet alors inhabité, il voulut se désaltérer. Il paraît qu'en puisant de l'eau, il perdit l'équilibre ; il tomba dans la citerne et se noya. On ne retrouva le corps que longtemps après l'événement.

Nous atteignons la crête de la montagne et nous la suivons en côtoyant un mur sec qui sépare deux pâturages et qui pour nous sépare deux horizons, le sud et le nord, l'Italie et la France ! Après avoir longé quelque temps cette limite, nous touchons enfin au sommet le plus élevé, au Crêt des Danses, dont le nom fait assez connaître qu'il fut autrefois pour la jeunesse des environs un rendez-vous de plaisir. Il doit en être un pour tous les amis des grandes scènes de la nature. De ce point culminant, dont la hauteur de 1683,80 mètres est gravée sur une pierre, on contemple, au sud, toute la vallée du Léman, avec la chaîne des Alpes depuis le Dauphiné jusqu'aux limites des cantons d'Unterwald et de Berne sur une étendue de soixante lieues. On ne peut essayer de décrire un pareil spectacle. C'est sur le Jura qu'il faut monter pour avoir la vue des Alpes dans un si vaste ensemble. A moins de s'élever sur celle-ci jusqu'aux plus hautes cimes, où peu de personnes osent s'aventurer, on ne peut avoir un panorama aussi complet. D'ailleurs nous voyons ici sous nos pieds la plus large et la plus belle partie de la vallée : ces campagnes immenses qui paraissent des plaines, bien qu'elles soient semées de collines, dont quelques-unes pourraient s'appeler des montagnes. Ces rives admirables et celles de Savoie encadrent le Léman qui figure un croissant irrégulier d'un bleu céleste dont les sinuosités paraissent dessinées par le plus gracieux caprice. Du côté de Genève, qu'on voit dans un lointain reculé, le lac se rétrécit et serpente comme un fleuve ; du côté de Lausanne, il s'élargit et se développe en golfe spacieux. Le long du rivage, vous apercevez des villes, des bourgades, et, de toutes parts, mille villages dispersés dans les bois et les cultures.

C'est ici qu'on peut réduire à leur juste mesure ces montagnes qui, là-bas, paraissaient sans égales. Toute la première chaîne des Alpes, qu'on voit des bords du Léman, Salève, les Voirons, le Roc d'Enfer, la Dent d'Oche, les Tours d'Aï, Jaman, paraissent maintenant bien petits devant le Mont-Blanc et les Aiguilles voisines, le Combin, le Cervin, la Jungfrau et les autres grandes Alpes bernoises. Dans cette saison surtout, où les neiges ont disparu de toutes les sommités inférieures, les autres semblent montrer avec plus d'orgueil leurs neiges éternelles ; mais cette gradation parmi des grandeurs toutes colossales fait d'autant mieux sentir la hauteur suprême des sommets célèbres qui s'élèvent tous à la fois devant le spectateur. Il essaie de fixer sur le papier les lignes principales de cet immense horizon ; mais il s'arrête bientôt, fatigué par le modèle éblouissant qui pose devant lui.

Du côté du nord, au pied du Mont Tendre, est la froide vallée du lac de Joux ; on aperçoit cet humble rival du Léman ; mais, comme s'il craignait la comparaison, il se cache derrière ses noirs sapins. Ceux de la forêt du Risoux, aux limites de la France et de la Suisse, s'étendent au-delà comme un tapis sombre ; à gauche et à droite s'allongent et s'enfuient les chaînes multiples du Jura ; à gauche s'élèvent le Noirmont, la Dôle, le Reculet ; à droite la Dent de Vaulion, le Suchet. Devant nous, au-delà du Risoux, les montagnes s'abaissent en même temps qu'elles s'éloignent ; elles contribuent, par cette disposition, à

faire paraître l'horizon plus vaste. Il est, pour ainsi dire, sans bornes ; la vue se perd dans un vague lointain qui nous porte par la pensée jusqu'au cœur de la France ; et sans doute, avec un bon télescope, on doit distinguer par un temps favorable les derniers sommets de la Bourgogne et les tours de ses cathédrales. Tel qu'il s'est offert à nous, ce tableau, comparé à l'autre, avait quelque chose de triste et de sombre : des roches grises, des prairies d'une verdure terne, des forêts noires, voilà le Jura tel qu'il se présente souvent au voyageur ; mais que des jeux de lumière viennent animer le paysage le matin et le soir, alors les roches s'embrasent, les prairies se dorent, les bois prennent des teintes veloutées d'azur, et l'on peut oublier quelque temps les Alpes pour admirer ces beautés nouvelles, ces campagnes immenses, vaporeuses, où l'œil trouve peu d'objets qui l'arrêtent, mais embrasse un ensemble qui l'étonne, et des profondeurs infinies qui ont aussi leur grâce et leur majesté.

Le Mont Tendre a deux sommets principaux ; à quelques pas au-dessous du plus occidental, s'ouvre un de ces puits naturels que les gens du pays appellent « baumes », et qui sont la plupart d'une profondeur inconnue, mais sans doute fort considérable. Les pierres qu'on y jette retentissent pendant plusieurs seconds de caverne en caverne et s'entendraient, je crois, plus longtemps si elles ne se brisaient pas. Un jeune pâtre qui nous conduisit près de l'ouverture nous disait naïvement : *« Un jour, on a lié ensemble les cordes de sept montagnes* (c'est-à-dire de sept chalets)*, et un homme s'est fait descendre dans la baume ; au bout de quelque temps, il a tiré la petite corde qui répondait à une sonnette, et on l'a remonté. Alors on lui a demandé ce qu'il avait vu. « J'en ai assez vu », a répondu l'homme, et tout de suite il est tombé mort »*. L'imagination populaire s'exerce là-dessus à plaisir ; mais, si le fait est vrai, on aimera mieux l'expliquer sans prodige. Peut-être l'homme intrépide a-t-il perdu courage au fond de la baume, et a-t-il été victime lui-même de son imagination troublée. Au reste, ces cavernes si profondes, dont l'ouverture a 5 ou 6 mètres de largeur, ne sont entourées d'aucune barrière. *« Le bétail ne s'y perd jamais »*, disent tranquillement les bergers. Pour les promeneurs et les passants, c'est apparemment leur affaire de savoir où ils mettent le pied.

Nous descendîmes du Mont Tendre par la pente septentrionale, sans autre cause de retard que les tapis de fraises qui arrêtaient par moments les jeunes voyageurs ; enfin le lac de Joux s'offrit à nos regards dans tout son développement, avec ses rives, ici sauvages, là couvertes de pauvres cultures et parsemées de village ou de maisons isolées aux tuiles de bois imitant la couleur de l'ardoise. Nous trouvâmes aux Bioux un voiturier qui nous mena, le long du bord, par le village de l'Abbaye jusqu'à celui du Pont où le grand lac se verse dans celui des Brenets[1]. C'est dans celui-ci que se trouvent les entonnoirs par lesquels le lac se vide et envoie ses eaux à la vallée de Vallorbes, à travers deux lieues de montagnes, par des canaux souterrains creusés des mains de la nature.

[1] Naturellement lac Brenet. Avons-nous rencontré, ne serait-ce qu'une fois, dans toutes ces relations de voyage, le terme écrit de la bonne manière ?

Si les entonnoirs venaient à se fermer, malheur aux habitants de la Vallée de Joux ! Aussi veille-t-on avec soin à tenir constamment libres ces conduits salutaires. Les curieux ne manquent guère de visiter près de là le moulin de Bonport, établi sous terre[2], et dont les roues sont mises en mouvement par les eaux du lac qui tombent dans ces cavités inférieures.

Nous suivîmes, depuis le Pont, une route inégale, mais bien entretenue qui mène, par un étroit vallon riche en beautés pittoresques, dans la vallée de Vallorbes. Tout ce défilé est dominé par la Dent de Vaulion qui paraît, de ce côté, taillée à pic, Ceux qui la gravissent par l'autre pente qui est fort douce, arrivés au sommet, voient sous leurs pieds, à une profondeur effrayante, Vallorbes et sa rivière. Nous étions peu éloignés de la source et nous allâmes la visiter après avoir congédié notre voiturier. La source de l'orbe est une des merveilles de la Suisse. Cette rivière, après avoir disparu, comme nous l'avons dit, au fond du lac des Brenets, reparaît ici au bout de sa longue course souterraine. On remonte le vallon vers le couchant où il est complètement fermé. Après avoir traversé de vertes pelouses et le petit bois qui borde la rivière, on avance au bruit toujours croissant des eaux bouillonnantes ; on les entend, on ne fait que les entrevoir. Un objet si rare ne saurait s'annoncer d'une façon plus attrayante, et la nature met en usage ses plus agréables déductions pour préparer et faire attendre le spectacle qu'elle va nous produire. On arrive enfin au pied d'une immense paroi de rochers verticale revêtue cependant de quelques hardis sapins et couronnée d'une épaisse forêt. Au pied s'ouvre une grotte où l'eau vive s'écoule paisiblement ou jaillit avec impétuosité, suivant la saison. Nous l'avons vue paisible ; mais, à peine étalée en nappe tranquille, elle se déchire et bouillonne sur les rochers de son lit tortueux. De beaux ombrages entourent du mystère qui lui convient cette scène charmante, et fort heureusement cet aimable lieu n'a subi aucun embellissement qui lui fasse perdre son caractère à la fois gracieux et sauvage. Levez-vous les yeux ? De tous côtés vous trouvez des sujets de surprise dans l'escarpement des roches, dans leur élévation, dans les arbres qui les revêtent, sans craindre jamais, dans leur asile inaccessible, la main des bûcherons ; mais on revient bientôt aux eaux limpides ; on écoute leur fracas, on les suit de l'œil dans leurs caprices à travers les roches moussues. Un sentier, tracé au pied même du rocher, permet de passer de l'autre côté, au-dessus de la source ; en descendant par la rive gauche, on voit d'espace en espace jaillir des ruisseaux qui vont se mêler avec la source principale. Rare et précieuse abondance, que tant de lieux arides où le luxe éleva des châteaux, doivent envier à cette agreste solitude.

Un peu plus bas, la rivière se calme et s'élargit dans la prairie ; mais bientôt l'industrie l'arrête, l'emprisonne dans ses eaux et la met au service de différentes usines. Vallorbes a des forges renommées dans le pays. L'Orbe nourrit des truites dont la réputation n'est pas moins étendue ; mais, avec sa

[2] L'auteur dont la perspicacité et la précision sont remarquables, ici se trompe ; les bâtiments industriels de Bonport sont tout simplement situés au –dessus de l'entonnoir. L'auteur n'a pas du les voir personnellement.

source, ce qu'elle a de plus admirable, c'est la cascade qu'elle forme à une demi lieue au-dessous de son village. Le Saut du Day (tel est son nom) est une des plus belles chutes d'eau que renferme la Suisse. Cette cascade est encore peu connue des étrangers ; mais son tour viendra, et les voyageurs la célébreront avec justice. Toujours pure et souvent d'une grande abondance, l'eau tombe d'une hauteur de 20 mètres formant jusqu'à treize chutes et se brisant de la manière la plus pittoresque. Le cadre est digne du tableau ; des roches calcaires aux formes hardies, des bouquets de bois entourent la cascade, la dominent et ceignent le bassin où elle se précipite. L'eau fuit plus bas dans un lit profondément encaissé, où des masses de verdure, tantôt la dérobent aux regards, tantôt laissent entrevoir toujours écumeuse et blanchissante. Au-dessus du ravin, où l'on est descendu pour contempler ce tableau, les pentes du Jura s'élèvent, couvertes, par le bas, de hêtres au feuillage brillant, et, plus haut, de sombres sapins. Quels sites ! Quelles retraites enchantées ! Où sont les peintres et les poètes qui leur donneront la renommée qu'elles méritent ? C'est aux portes de la France que se trouvent ces merveilles. Faites-vous conduire par Pontarlier et Jougne jusqu'à Ballaigues, premier village suisse, et de là vous pouvez faire, en sens contraire, la promenade que je viens de vous décrire ; cette marche serait même la meilleure à suivre, car vous finiriez par le Mont Tendre après lequel la Vallée du lac de Joux, ainsi que celle de Vallorbes, perdent nécessairement de leur intérêt.

Je ne vous ramène pas jusqu'à Lausanne, mon cher monsieur ; mais je peux du moins suivre encore avec vous le romantique vallon de l'Orbe, et, par un chemin qui serpente dans les bois, monter, descendre et arriver enfin au château des Clées. C'est un manoir gothique, restauré avec goût ; bâti sur un rocher isolé au bord de l'Orbe, il est dominé de toutes parts, et sa situation singulière au fond de ce ravin fixe toujours les regards du voyageur qui arrive en Suisse par la route de France. De là jusqu'à Lausanne, plus d'une localité mériterait encore un souvenir ; mais en voilà trop peut-être, et vous direz sans doute : que de choses dans un voyage qui n'a pas duré trois jours !